



HAL
open science

Célébrer Taine en 1908

Stéphane Zékian

► **To cite this version:**

Stéphane Zékian. Célébrer Taine en 1908. *Les Études sociales*, 2021, Taine et l'invention des sciences humaines, 2 (174), pp.151-170. 10.3917/etsoc.174.0151 . halshs-03884639

HAL Id: halshs-03884639

<https://shs.hal.science/halshs-03884639v1>

Submitted on 5 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CÉLÉBRER TAINÉ EN 1908

De l'hommage académique à l'épreuve disciplinaire

[Stéphane Zékian](#)

Société d'économie et de science sociales | « Les Études Sociales »

2021/2 n° 174 | pages 151 à 170

ISSN 0014-2204

ISBN 9782950016348

DOI 10.3917/etsoc.174.0151

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-les-etudes-sociales-2021-2-page-151.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Société d'économie et de science sociales.

© Société d'économie et de science sociales. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Célébrer Taine en 1908

De l'hommage académique à l'épreuve disciplinaire

Stéphane ZÉKIAN

Les pages qui suivent envisagent la postérité d'Hippolyte Taine sous un angle institutionnel. Elles reviennent sur l'hommage collectif qui lui est rendu, à l'initiative de l'Académie française, moins de quinze ans après sa mort survenue en 1893. Au printemps 1906, « après une discussion » dont les procès-verbaux ne livrent pas le détail, l'Académie choisit en effet d'inscrire Taine au programme de son concours d'éloquence bisannuel¹. Les 4000 francs promis au lauréat étaient toujours prélevés sur la partie du budget de l'Institut allouée par l'État. Au moins de manière indirecte, cette célébration revêt donc une dimension officielle. Elle n'en est pas moins populaire : les candidatures étaient libres, également ouvertes aux hommes et aux femmes, tout un chacun pouvant, sans condition préalable, soumettre sa prose aux commissions académiques.

Annoncé par voie de presse, le nouveau sujet – littéralement : « Discours sur Taine » – resta deux ans à l'agenda du concours, le prix devant être décerné au printemps 1908. Ainsi mis à l'honneur, Taine prenait son tour dans la file des grands hommes célébrés à la faveur de cet ancien rituel à la fois littéraire et mondain. Pris en bloc, les programmes successifs du concours constituaient un panthéon immatériel, ils déroulaient une galerie canonique où le nom de Taine devait côtoyer désormais ceux de Bossuet, Pascal, Chateaubriand, mais aussi Rabelais, Voltaire, Rousseau... En cette année 1906, le choix de Taine confirme d'abord la reconnaissance académique du XIX^e siècle comme grand siècle littéraire. Au cours des précédentes sessions, Honoré de Balzac, Joseph de Maistre, George Sand,

1. Archives de l'Institut [désormais AI], procès-verbaux de l'Académie française, séance du 26 avril 1906, 2B17, f. 191.

Théophile Gautier ou encore Jules Michelet s'étaient fait une place au tableau d'honneur du quai Conti. L'auteur des *Origines de la France contemporaine* patiente moins longtemps que ses prédécesseurs. Rapporté à la temporalité spécifique du concours, le délai de treize ans entre sa disparition et sa mise à l'honneur paraît même inhabituellement court. À titre de comparaison, il est de quarante ans pour Lamartine, de trente ans pour Gautier ou encore de vingt-deux ans pour Michelet.

Le choix de Taine répond à une logique conjoncturelle. Une fois n'est pas coutume, le vent de l'actualité semble avoir soufflé sur les séances du quai Conti. Sous les voûtes d'une Coupole proverbiallement indifférente à l'air du temps, l'écho des controverses autour de l'héritage tainien a, de toute évidence, pesé sur le choix du programme. Enjeu d'une bataille rangée, *Les Origines de la France contemporaine* polarisait en effet le champ intellectuel au point d'occuper le devant de la scène. « Les polémiques à son sujet, s'étonne un contemporain, deviennent d'une âpreté déconcertante². » C'est justement au printemps 1906 qu'Alphonse Aulard, au nom d'une défense républicaine doublée d'un procès méthodologique, amorce la publication en revue des leçons au vitriol qu'il devait, dès l'année suivante, rassembler en volume³.

Organisé dans ce contexte d'extrême tension, le concours ne pouvait échapper à la fièvre polémique. Il en est, au contraire, un symptôme. À cette date précise, le choix d'un tel sujet sonne de fait comme un appel à plaidoirie contre le réquisitoire des historiens professionnels. Et que la commission chargée d'évaluer les manuscrits ait été confiée à Paul Bourget n'est guère fait pour dissiper l'impression d'un concours à thèse. Car beaucoup d'eau a coulé depuis la querelle du *Disciple* en 1889. Dans un article de 1902 largement diffusé, Bourget a lui-même mis à jour sa position à l'égard de Taine. Se comptant parmi les « fidèles de cette grande pensée⁴ », il considère alors l'historien comme « notre maître⁵ » : de son ultime ouvrage a jailli « tout le renouveau d'idées conservatrices que nous voyons se propager aujourd'hui », et dans lesquelles Bourget trouve « l'arme la plus meurtrière

2. Christian SCHEFER, « Hippolyte Taine et l'histoire », *Annales des sciences politiques*, t. XXIV, 1909, p. 297.

3. Voir Jacques LEBLOIS, *La Fortune de Taine. Réception des Origines de la France contemporaine. 1875-1914*, thèse d'histoire soutenue à l'Université Paris I-Panthéon Sorbonne le 1^{er} juillet 2013, p. 464-472 ; et James FRIGUGLIETTI, « La querelle Mathiez-Aulard et les origines de la *Société des études robespierristes* », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 353, 2008, p. 63-94.

4. Paul BOURGET, « Les deux Taine », *Minerva*, 1^{er} août 1902, p. 322.

5. *Ibid.*, p. 341.

qui ait été forgée depuis cent ans contre l'erreur funeste de 89. » Dès 1902, l'éloge de cet arsenal idéologique débouche sur un avertissement : « Nous ne laisserons pas la calomnie en émousser le fil⁶. » Relu à la lumière de cet article, le sujet de 1906 apparaît comme le moyen d'une contre-offensive destinée à redorer le blason d'une œuvre attaquée sur les fronts disciplinaire et idéologique. Aulard le pressent bien quand il évoque l'érection d'un monument à Vouziers, ville natale du philosophe : « Qu'on le statue, si on veut. Mais que ce soient les gens de droite, et surtout l'Église catholique, qui souscrivent à cette statue⁷. » Que fallait-il donc attendre de la statufication symbolique de Taine par le quai Conti ? Une confiscation partisane du concours semblait d'autant plus vraisemblable qu'on remarquait déjà une captation d'héritage orchestrée par l'Action française : « Les héritiers littéraires de Taine vont-ils laisser s'accomplir, sans une protestation, cet accaparement de Taine au profit de la réaction romaine⁸ ? » Mêmes accents chez Gabriel Monod lui-même : « Qu'aurait dit Taine [...] s'il avait vu l'usage que font de ses écrits les partisans d'idées plus chimériques encore que rétrogrades⁹ ? »

La fonction polémique du concours n'a pourtant rien d'une évidence. À travers le rituel du prix d'éloquence, l'Académie poursuivait de longue date une visée fédératrice, théoriquement soustraite aux turbulences des passions politiques. Au fil des années, les programmes successifs jouaient d'un effet de liste comparable à celui des grandes collections qui, chez Didot puis Hachette, sélectionnaient la fine fleur de la culture nationale. Cette ambition patrimoniale impliquait, sinon une neutralité bien illusoire, du moins une apparente recherche d'équilibre que corroborent, dans la longue durée, les puissants effets de contraste liés à l'enchaînement de sujets très différemment connotés. L'histoire des programmes est ainsi riche de curieux attelages : sous la monarchie de Juillet, l'Académie distingua successivement Pascal et Voltaire ; sous le second Empire, Chateaubriand fut suivi du libertin Saint-Évremond ; la III^e République vit d'abord Rabelais talonner Bourdaloue, puis Joseph de Maistre précéder George Sand... Ces mouvements de balancier traduisent la vocation consensuelle de l'exercice. Il s'agit bien ici « d'ériger la littérature en lieu commun national pour

6. *Ibid.*, p. 342.

7. Article de 1903 cité par J. FRIGUGLIETTI, « La querelle Mathiez-Aulard », *loc. cit.*, p. 76.

8. Édouard DE MORSIER, « Taine et le socialisme », *La Revue socialiste*, n° 255, mars 1906, p. 276.

9. Gabriel MONOD, « Publications diverses », *Revue historique*, t. XCIV, mai-août 1907, p. 358.

renforcer l'appartenance civique¹⁰. » Dans sa volonté d'établir un palmarès des sommités nationales, l'Académie entend faire montre d'une impartialité sans commune mesure avec son ancrage notoirement réactionnaire depuis l'éclatement de l'Affaire Dreyfus¹¹.

Ainsi replacée dans l'histoire d'un concours ancien et codifié, la session sur Taine voit donc la rencontre d'une tradition consensuelle et d'une conjoncture enflammée. Dans ces conditions, comment traiter de manière fédératrice un sujet aussi explosif ? Surtout, et bien que l'éloge ne fût plus d'actualité dans le cadre du concours¹², quelle marge de critique pouvaient réellement se permettre les concurrents ? On tentera ici de mettre en relief les points névralgiques de l'héritage tainien au miroir des manuscrits reçus. En dépit des apparences, la question politique n'est peut-être pas la plus déterminante. Dans le cadre feutré d'une solennité académique, les candidats n'ont en effet pas intérêt à faire de leur discours une pure et simple tribune. Ceux qui s'y risquent ne le font qu'à leurs dépens. Si consensus il doit y avoir, c'est plutôt sur le terrain des renouvellements disciplinaires qu'il peut être trouvé. Or l'œuvre de Taine, démonétisée philosophiquement depuis l'avènement du bergsonisme, ne laisse pas moins dubitatifs les historiens, littéraires ou non, qui fondent leur nouvelle légitimité sur le rejet de cet aîné bien encombrant¹³. Alors qu'on redécouvre aujourd'hui l'unité profonde de ce projet intellectuel mais également son influence souterraine et rarement assumée¹⁴, un retour sur l'hommage de 1908 permet de saisir sur le vif, pour ainsi dire à leur stade émergent, les effets d'une évolution disciplinaire qui devait durablement compromettre une lecture décroisée de cette œuvre¹⁵.

10. Françoise MÉLONIO, *Naissance et affirmation d'une culture nationale*, Paris, Points-Seuil, 2001, p. 70.

11. La Ligue de la patrie française, fondée en 1899, ne compte pas moins de 23 académiciens dans sa première liste d'adhérents.

12. Jusqu'aux années 1880, les sujets étaient libellés sous la forme d'un *éloge* des grands hommes, conformément à la tradition ancienne du genre épideictique.

13. Sur les faux-semblants et dénis caractérisant le rejet de Taine par l'histoire littéraire naissante, voir les analyses éclairantes d'Antoine COMPAGNON, *La III^e République des lettres. De Flaubert à Proust*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 177 et suiv. En 1971, Paul Veyne parlait déjà de Taine comme d'un « calomnié ».

14. Pascal Engel, « Taine et ses neveux », dans David SIMONETTA et Alexandre DE VITRY (dir.), *Histoire et historiens des idées. Figures, méthodes, problèmes*, Paris, Collège de France, 2020. Texte en ligne : <https://books.openedition.org/cdf/9937?lang=fr#ftn9>

15. Pour une analyse critique et un dépassement de cette fragmentation par l'adoption d'une perspective résolument « a-disciplinaire », voir Nathalie RICHARD,

Le profil des candidats

Selon le règlement, et pour mieux ménager les apparences d'une équité toute méritocratique, les discours devaient être soumis anonymement, accompagnés d'un pli cacheté contenant le nom du candidat. Premier constat au dépouillement des enveloppes : bien qu'ouverte à toute candidature sans condition de genre, la session sur Taine se révèle exclusivement masculine. Déjà peu représentées d'ordinaire, les femmes sont ici totalement absentes. Cette uniformité de genre contraste avec la relative diversité des profils sociologiques. Le sujet sur Taine mobilise de fait une palette assez large, mais dont les différents types sont très inégalement représentés. Sur les vingt-sept concurrents, plus de la moitié exerce une activité d'enseignement, souvent comme fonctionnaires de l'Instruction publique, plus rarement à titre de « professeur libre ». Au moins sept d'entre eux sont déjà agrégés de lettres, d'histoire ou de philosophie, deux autres sur le point de passer le concours. Pour la plupart, ces professeurs occupent un poste en lycée (Pontivy, Blois, Reims, Bar-le-Duc, Rochefort-sur-Mer, Saint-Jean d'Angély, Nîmes), plus rarement à l'université (Clermont-Ferrand). Un seul se présente comme instituteur (dans les Alpes Maritimes). À ces profils attendus s'en ajoutent quelques autres, dont la variété traduit, outre l'attractivité symbolique des lauriers académiques, la résonance sociale des affrontements autour de l'héritage tainien. Dans la mêlée des concurrents, on distingue ainsi un abbé sarthois (« prêtre en retraite (et non pensionné) »), un pasteur tarnais, un « chevalier du mérite agricole » résidant en Isère, un procureur de la République officiant à Clermont-Ferrand ou encore un sous-lieutenant du 45^e régiment d'infanterie basé à Laon. Cette liste semble confirmer la faculté de pénétration sociale des écrits de Taine. On a souvent rappelé comment ce dernier, pressé par les circonstances, avait su gagner un public élargi et s'assurer, à la jonction des mondes académique et médiatique, une audience durable¹⁶. La relative variété des concurrents en apporte la confirmation. D'un point de vue quantitatif également, ce concours illustre assez bien l'audience conquise par le philosophe. Le chiffre de participation place en effet cette session à un rang très honorable dans

Hippolyte Taine. Histoire, psychologie, littérature, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 19-22 et *passim*.

16. Christophe CHARLE, « La magistrature intellectuelle de Taine », dans Stéphane MICHAUD et Michèle LE PAVEC, *Taine au carrefour des cultures du XIX^e siècle*, Paris, BNF, 1996, p. 111-125 ; N. RICHARD, *Hippolyte Taine, op. cit.*, p. 65 et suiv.

l'histoire du concours. Avec 27 participants, le sujet devance largement ceux sur Balzac (16), Ronsard (22), Fontenelle (24) et surtout Gautier (13). Par la suite, les concours sur Lamartine (22) ou encore sur « La langue française » (13) resteront très en-deçà de la participation observée en 1908. Sinon dans l'absolu, du moins relativement aux chiffres des autres sessions, cette séquence accrédite l'hypothèse, avancée dès 1901 par Victor Giraud, d'un auteur ayant atteint « les publics les plus divers, gagn[é] les lecteurs les plus opposés¹⁷. »

Le concours comme tribune

Cette mobilisation tient d'abord au caractère sulfureux d'un sujet propice à des revendications de toutes sortes. De nombreux concurrents saisissent en effet l'occasion d'exprimer sans détour des convictions souvent tranchées. Quelle qu'en soit l'orientation, leurs manuscrits témoignent des passions cristallisées autour du nom de Taine, et pas uniquement, on va le voir, sur le terrain politique.

À travers son héritage, c'est d'abord l'esprit moderne qui est visé en bloc. Péguy avait donné le ton dès 1904. En repartant de *La Fontaine et ses fables*, il fustigeait cet exemple achevé d'une méthode choquante par son « assurance roide et grossière, manipulant sans vergogne, et sans réussite, les tissus les plus fins, les mouvements les plus souples, les plus vivantes élaborations du génie même¹⁸. » L'impuissance de l'histoire scientifique n'aurait d'égale que son arrogance. Péguy ne démasquait rien de moins qu'une « usurpation théologique¹⁹ », l'historien moderne promouvant « une méthode qui requiert de lui exactement les qualités d'un Dieu²⁰. » Une foi aveugle dans la méthode historique laisserait même supposer qu'il a, suprême prétention, « pénétré le secret du génie, qu'il sait comment ça se fabrique²¹. » L'accusation est ancienne mais elle ne faiblit pas. Et l'année 1906 ne voit pas refluer, loin s'en faut, la vague des critiques. Au début de l'été, Pierre Lasserre soutient sa thèse à charge contre le romantisme français. Une nouvelle fois, Taine est assis au banc des accusés.

17. Victor GIRAUD, *Essai sur Taine, son œuvre et son influence*, Fribourg et Paris, Librairie de l'université et Hachette, 1901, p. 126-128.

18. Charles PÉGUY, *Zangwill, Cahiers de la Quinzaine*, VI^e série, 3^e cahier, octobre 1904, p. lxvi.

19. *Ibid.*, p. lxxviii.

20. *Ibid.*, p. xxxv.

21. *Ibid.*, p. lxxviii.

Plume acérée de l'Action française, Lasserre n'a pas de mots assez durs pour combattre les « barbaries de sa théorie esthétique²². » C'est que Taine, sous couvert de scientificité, n'aurait propagé que « l'insensibilité au beau » dans l'exercice critique. Son effort d'explication historique, qui transpose aux objets moraux des critères applicables aux réalités matérielles, n'apparaît pas seulement illusoire. Il se révèle nocif en ce qu'il neutralise le goût au profit d'une « massacrate analyse. »

Les manuscrits du concours reprennent volontiers cette antienne. Un certain abbé Lorient occupe ainsi sa retraite sarthoise en composant un discours aux accents militants. C'est apparemment sa seule participation au concours d'éloquence de l'Académie, indice du caractère mobilisateur du sujet. Sa sévérité frappe par une absence totale de nuance. Alors que Lasserre, non sans un embarras sensible chez d'autres maurrassiens, distingue en Taine le théoricien des arts et l'historien politique, l'abbé Lorient ne trouve quant à lui rien à sauver. Aucune prise en compte des *Origines* ne vient tempérer son ardeur vengeresse. Comme si l'histoire s'était figée dans les années 1860, il revient inlassablement sur les ravages supposés d'une philosophie matérialiste accusée de tous les maux. Taine est assurément « doué de sens philosophique, mais il professe les erreurs de l'École historique moderne²³. » L'abbé ne pardonne pas au philosophe d'avoir, selon lui, évacué de sa théorie toute initiative, toute liberté, par conséquent toute responsabilité humaine. Sous sa plume chaque phénomène se réduit ainsi à « une sorte de mécanisme ». Or c'est calomnier la nature humaine que de la rapporter à des données matérielles dont la combinaison, comme dans un laboratoire, est supposée produire des résultats immanquables : « Un, deux, trois, quatre éléments, cinq au plus ; et c'est complet. Remuez le tout, opérez le mélange ; et, suivant les doses, vous obtiendrez tels ou tels résultats en fait de civilisation ou de barbarie²⁴. » Comment pareille « combinaison de choses toutes matérielles » passe-t-elle pour de l'histoire ? À ce compte, Voltaire lui-même apparaît plus recommandable aux yeux de l'abbé²⁵ !

L'histoire semble s'être arrêtée. Comme si la publication des *Origines* n'avait pas eu lieu, Lorient reprend un argumentaire vieux d'un demi-siècle. Rien, faut-il croire, ne saurait amortir le choc provoqué par les premiers

22. Pierre LASSERRE, « Le panthéisme esthétique ou la mort du goût », *Le Romantisme français*, Paris, Mercure de France, 1907, p. 515.

23. Abbé Th. LORIENT, « Discours sur Taine », AI, 2D106, ms 14, f. 4.

24. *Ibid.*, f. 6.

25. *Ibid.*, f. 7.

écrits du philosophe ordonnant « l'apothéose » de « ce qui est bas et grossier » dans la nature humaine²⁶. Pour mieux fustiger la faute morale que constituent « ses procédés de chimie historique et artistique²⁷ », le candidat monte en chaire pour apostropher directement le philosophe, non sans grandiloquence :

Oh ! Taine, vous dirai-je, vous avez un grand tort, et vous commettez une faute énorme, inqualifiable. Vos aberrations sont des plus dangereuses. Un pareil imbroglio ne peut que porter atteinte aux notions les plus saines [...]. Votre ignorance est-elle si grande, ou votre parti si violemment pris, que vous vous refusiez à voir que la génération actuelle a trop besoin de salutaires principes pour qu'on s'étudie à pervertir ou à fausser le sens moral qui peut encore lui rester ? De grâce, dans cette voie, je vous en conjure, arrêtez-vous...²⁸.

En attribuant à l'accessoire une fonction déterminante, Taine détourne ses yeux de l'essentiel, ce principe supérieur « essentiellement un, éternel, immuable » qui transcende, pour le meilleur, la diversité des conditionnements secondaires comme le milieu, la race et le moment. Pour faire obstacle à pareille hérésie, le rempart le plus sûr reste... Chateaubriand, dont un extrait du *Génie du christianisme* clôt ce discours en forme de sermon. Autant qu'aux charges de Dupanloup sous le Second Empire, c'est finalement aux controverses du premier XIX^e siècle que fait penser cette diatribe. À un siècle d'écart, on croit voir le spectre de Cabanis revenu hanter ceux que Jean-Luc Chappey a pu qualifier de publicistes en soutane. Et ce n'est pas un hasard, sans doute, si Lorient désigne les ennemis du jour comme « nos idéologues²⁹. » Contre la propagation de leurs théories dissolvantes, il importe de rappeler la souveraineté de la loi divine, cette boussole morale infaillible concentrant « tout ce qu'il y a dans le monde de fixe, d'immuable, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas arbitraire et contingent, tout ce qui est indépendant des temps, des lieux, des individus³⁰. »

Dans le cadre du concours, les contributions partisans ne revêtent cependant pas la seule forme du sermon rempli d'anathèmes. Quand la tribune devient philosophique, le propos se met au goût du jour. Il fait alors résonner une vibrante profession de foi bergsonienne. Si le désaveu n'est pas moins radical, il repose sur des bases actualisées, non calquées

26. *Ibid.*, f. 14.

27. *Ibid.*, f. 26.

28. *Ibid.*, f. 16.

29. LORIENT, « Discours sur Taine », f. 9.

30. *Ibid.*, f. 26.

sur les peurs héritées de l'Empire. C'est à ce genre de tribune que monte le professeur de philosophie Henri Micault, en poste au lycée de Bar-le-Duc. La contribution de cet agrégé (promotion 1900) permet d'apprécier l'onde de choc provoquée par la vogue bergsonienne. Rappelons que la tenue du concours coïncide avec le succès retentissant de *L'Évolution créatrice* paru en mai 1907³¹. Taine est ici d'emblée renvoyé à la « chimère³² » d'une croyance naïve en l'existence de lois stables qu'il reviendrait à la philosophie de mettre au jour. Cette foi déterministe entretient un culte naïf, celui de la « magnifique idole d'une Science une, embrassant, systématisant, résumant toutes les sciences particulières³³ [...] ». Pour mieux dissiper « cette ivresse métaphysique, ces vertiges de la pensée devant l'explication dernière³⁴ », le candidat oppose au principe de permanence et d'identité les lois de la thermodynamique. Peu soucieux de complaire à ses juges, il ramène ce désaccord fondamental à un conflit de générations :

Nous commençons à soupçonner, *nous, aujourd'hui*, que la formule unique n'existe pas. Il n'y aurait que, – d'un côté, la réalité multiple, fuyante, insaisissable, et – de l'autre, l'esprit humain, ingénieux, subtil, inlassable, employant toutes les armes, bonnes ou mauvaises, usant successivement de toutes les ruses, pour parvenir à arrêter un instant, et à utiliser pour ses besoins, une des formes passagères du mystérieux Protée³⁵.

Une somme comme *De l'Intelligence* impressionne encore par la clarté des idées et sa simplicité de construction. La théorie, elle, ne résiste pas à l'examen. « C'est seulement dans les fables des poètes, tranche ce concurrent décomplexé, qu'on voit ainsi la nature obéir docilement aux convenances de la pensée humaine³⁶. »

L'autorité de Bergson plane sur ces pages défendant une tout autre conception de la science et de la vie. C'est que « partout s'éveillent, jusque chez ses admirateurs [*i. e.* ceux de Taine], des défiances secrètes, une opposition sourde à son œuvre, une révolte encore hésitante contre le joug puissant que sa doctrine a fait peser sur les intelligences³⁷. » En lieu et place

31. Voir François AZOUVI, *La Gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Gallimard, 2007, p. 135 et suiv.

32. Henri MICAULT, « Discours sur Taine », AI, 2D106, ms. 3, [f. 2].

33. *Ibid.*, [f. 19].

34. *Ibid.*, [f. 11].

35. *Ibid.*, [f. 21], je souligne.

36. *Ibid.*, [f. 23].

37. *Ibid.*, [f. 13].

de l'hommage attendu, Micault compose le manifeste d'une émancipation collective. C'est bien d'une délivrance qu'il s'agit ici : « nous sommes libres ! » s'exclame-t-il après avoir enfin dissipé « le fantôme de la Science explicative³⁸. » Pareil emportement témoigne du tournant que prend alors l'histoire de la philosophie. Micault n'hésite d'ailleurs pas à dramatiser ce qui s'apparente à un congé sans retour :

Entre [...] l'Être et le devenir, Taine a choisi l'Être : la vie du Devenir lui est restée fermée à jamais ! Nous sera-t-il permis de faire un autre choix ? et, cédant à l'attrait qu'exerce sur nous la vie mystérieuse du Devenir, oserons-nous sacrifier sans trop de regret l'espoir d'atteindre un jour les cimes neigeuses où souffle un vent glacé, et d'où toute vie s'est retirée, région lointaine où siège dans sa solitude l'Être métaphysique³⁹ ?

Comme chez tous les détracteurs du philosophe, seuls quelques éloges formels viennent contrebalancer, non sans ambiguïté, la charge contre un système dont rien n'est à sauver. Philosophe « il ne le fut que trop. Mais, heureusement, par surcroît, il fut poète⁴⁰ ! »...

Comme le laissent prévoir les tensions contemporaines autour des *Origines de la France contemporaine*, c'est toutefois sous un angle plus directement politique que certains concurrents abordent le thème de la session. Deux discours en miroir, ceux de Jules Auguste Sage et de Charles Codorniu, sont à cet égard éclairants. Poète, peintre et dessinateur, ancien président de la Société philotechnique, Sage est un habitué du concours depuis les années 1880. Lui-même artiste, il conteste avec véhémence la théorie tainienne des arts qu'il réfute et juge, en fin de compte, « un peu terre à terre⁴¹. » Mais ses penchants voltairiens sous-tendent aussi une virulente réfutation des *Origines*. L'épigraphe ne laisse d'emblée guère de doute : « Le petit bout de la lorgnette n'est souvent pas le meilleur »... Plus qu'un discours, c'est un pamphlet ponctué d'exclamations passionnées (« je répondrai non ! », « C'est faux ! », « je m'inscris en faux contre lui ») au service d'une défense de la Révolution. Car Taine a « trop de parti pris⁴² » : il ne veut pas comprendre « qu'il y a toujours dans les transformations sociales des excès résultant de la faiblesse des hommes et des entraînements de la mode. »

38. *Ibid.*, [f. 30].

39. *Ibid.*

40. *Ibid.*, f. 42.

41. Jules Auguste SAGE, « Essai sur Taine », AI, 2D106, ms 10, [f. 40].

42. *Ibid.*, [f. 14].

Sans les citer ouvertement, Sage inscrit son intervention dans les débats qui agitent la presse au même moment. Dans *Les Temps nouveaux*, anciennement *La Révolte*, Amédée Dunois fustige la partialité d'un pseudo historien négligeant « la lutte des classes⁴³. » Même tonalité dans la *Revue socialiste*. Reconnaisant l'envergure intellectuelle du philosophe et s'inclinant devant l'ampleur de son œuvre, on n'en juge que plus impardonnable la cécité de celui qui n'avait décidément « jamais rien compris au peuple⁴⁴. » N'est-il pas accablant qu'il n'ait jamais su, témoin de plusieurs insurrections, faire la part des conditions matérielles, distinguer « les excès d'en haut et d'en bas », ou se demander seulement « quel mal, le premier, engendra l'autre mal ; du pouvoir ou de la plèbe, qui a commencé⁴⁵ ? » De même, Sage appelle à contextualiser les violences révolutionnaires. Il « maudit ces massacres, ces exécutions la plupart du temps sommaires et iniques [...]. Mais aveugle est celui qui ne voit pas l'enchaînement des événements, et leur suite inévitable, telle que l'histoire impartiale doit les présenter⁴⁶. » Ailleurs, il parle d'un « esprit de vengeance, bien excusable, contre les ci-devant tyrans de la France⁴⁷. » Au demeurant, les excès si complaisamment documentés par Taine « n'étaient pas un principe voulu, arrêté par des scélérats [mais] des incidences malheureuses au milieu d'un mouvement général imprimé par la Providence⁴⁸. » Tout le développement sur la Révolution prépare une défense résolue du suffrage universel « obligatoire⁴⁹ », autre sujet sur lequel Taine, à la remorque des préjugés, fait preuve d'« un esprit plutôt superficiel que largement libre, et à grande vues »... On pressent que le jury ne dut pas délibérer bien longtemps sur un écrit si contraire à ses attentes. « Il y a du feu, de l'agrément, une certaine verve téméraire », reconnaît toutefois une note de la commission.

Il n'y a pas moins de feu dans le discours de Charles Codorniu. Ce professeur agrégé de lettres au lycée de Rochefort-sur-mer, qui hante les concours depuis 1896, place ostensiblement sa tentative sous la tutelle de Paul Bourget, grand ordonnateur du concours. Au-delà de l'épigraphe, empruntée à un récent discours de Bourget, tout le manuscrit regorge

43. Amédée DUNOIS, « Taine historien », *Les Temps nouveaux*, n° 43, 23 février 1907, p. 3 ; *ibid.*, n° 44, 2 mars 1907, p. 2-3.

44. É. DE MORSIER, « Taine et le socialisme », *loc. cit.*, p. 258.

45. *Ibid.*, p. 262.

46. J. A. SAGE, « Essai sur Taine », [f. 18].

47. *Ibid.*, [f. 16].

48. *Ibid.*, [f. 17].

49. *Ibid.*, [f. 48].

de renvois obséquieux à l'autorité du romancier⁵⁰. Embarrassantes par leur nombre, ces œillades n'empêchent par ce candidat zélé de concourir avec de réelles chances de succès. L'effet de boucle semble parfait quand Bourget en personne, y mettant certes les formes, soutient le manuscrit devant ses confrères : « M. Bourget considère le numéro 2 comme un très bon travail fait par qqun [*sic*] qui connaît remarquablement le sujet. Vu la forme toute didactique il ne prend pas sur lui de demander le prix sans le contrôle d'un ou deux de ses confrères⁵¹. » Tout se passe en famille : autant que Taine, Codorniu célèbre Bourget qui visiblement n'y trouve rien à redire. L'entre-soi, même à l'Académie, connaît cependant des limites. Juge et partie, Bourget a pu craindre les réactions prévisibles de la presse sur la dégradation du prix d'éloquence en concours de flagornerie.

Le « contrôle » demandé n'aboutit d'ailleurs pas aux mêmes conclusions. Une note de l'historien et ancien ministre des Affaires étrangères Gabriel Hanotaux, autre membre du jury, pointe les insuffisances du manuscrit : « Par comparaison avec d'autres morceaux, le sujet n'est pas rempli. C'est un fragment, non une œuvre. Il y a eu déviation dans l'exposé et l'auteur s'est éloigné du plan primitif et de l'objet pour s'enliser [?] dans une étude spéciale sur les conclusions probables du livre des *Origines*⁵². » La réticence de cet ancien gambettiste, isolé dans un jury où siège notamment Jules Lemaitre (passé à l'Action française), s'explique aisément. Codorniu n'a, de fait, pas soumis autre chose qu'un texte d'intervention politique. D'un point de vue doctrinal, c'est l'inverse exact du manuscrit précédent – en plus systématique et beaucoup plus développé. Tout y passe : attaque directe contre Aulard et « ceux que démasquait trop brutalement l'histoire de la conquête jacobine⁵³ » ; attaques contre « l'erreur fondamentale de la Révolution⁵⁴ » et le dogme funeste de la souveraineté du peuple ; longues citations des *Origines*, parfois sur plus de deux pages, pour mieux

50. Charles Codorniu, « H. Taine. 1828-1893 », AI, 2D106, ms 2. Non seulement il a « admirablement » analysé l'évolution religieuse de Taine ([f. 5-6]), mais il faut aussi « s'en tenir au jugement de Bourget » sur la méthode des *Origines* ([f. 31]) ; pour bien comprendre la manière dont Taine conçoit les modalités d'une ascension sociale, il faudrait pouvoir « résumer les enseignements de *L'Étape* de Bourget » ([f. 47]). La conclusion d'ensemble est de la même eau : « M. Bourget a raison » de mesurer la valeur des écrivains au respect qu'ils témoignent envers Taine ([f. 54])...

51. AI, 2D106, ms 2, note non signée.

52. AI, 2D106, ms 2, note signée « GH ».

53. Ch. CODORNIU, « H. Taine. 1828-1893 », [f. 3]. Voir aussi [f. 31].

54. *Ibid.*, [f. 23].

démontrer que l'édifice « reste à peu près inattaquable⁵⁵ », etc. Mais ce plaidoyer n'est que le préalable d'un véritable programme politique. « Car nous n'en sommes pas sortis⁵⁶ », déplore le candidat à la suite de Taine. Perdant de vue le cadre du concours, il transforme alors son discours en dissertation sur la déresponsabilisation individuelle inhérente à « l'ingérence universelle et absorbante de l'État⁵⁷. » Après un éloge de la « vie intense » célébrée par Theodore Roosevelt, mais aussi de la famille (seule Commune digne de ce nom), et dans une véritable rhapsodie de citations qui, à la longue, rendent incertains les contours de sa propre énonciation, il en arrive enfin à la dénonciation attendue du suffrage universel, à la fois symptôme et source d'un périlleux dérèglement politique. Les droits de l'individu ne doivent pas attenter à l'ordre social, fruit d'une maturation multiséculaire : « personne n'a droit, comme l'ont prétendu Rousseau et les romantiques, à un bonheur infini, idéal, surhumain⁵⁸. »

Entre les disciplines

Depuis le XIX^e siècle, l'Académie répétait que ses prix ne récompensaient pas des opinions mais des talents. Affirmation contestable : si la contribution de Sage n'a aucune chance d'être primée, celle de Cordorniu, qui n'a rien d'un discours académique, se voit pourtant gratifier d'une mention. Prononcé en public, le Rapport officiel salue son « grand effort d'assimilation » (!) et le juge intéressant parce qu'il « permet de mesurer l'action exercée par l'auteur des *Origines* sur une partie de ses lecteurs⁵⁹. » L'intervention de Hanotaux, tout en faisant contrepoids, n'aura donc pas suffi à écarter le manuscrit. Cette distinction démontre, s'il en était besoin, de quel côté penchent la commission et singulièrement son président, Bourget. D'un autre côté, et la chose est notable, Cordorniu ne reçoit pas de prix à proprement parler. En le nommant brièvement dans son Rapport, l'institution émet certes un message transparent qui confirme l'inscription du concours dans une actualité tendue. Mais en lui préférant nettement deux manuscrits moins orientés, plus professoraux, elle trace une nouvelle fois, comme lors d'autres sessions virtuellement explosives

55. *Ibid.*, [f. 30].

56. *Ibid.*, [f. 34].

57. *Ibid.*, [f. 40].

58. *Ibid.*, [f. 52].

59. *Recueil des discours, rapports et pièces diverses lus dans les séances publiques et particulières de l'Académie française. 1900-1909. Deuxième partie*, Firmin-Didot et C^{ie}, 1910, p. 868.

(sur Rousseau ou Michelet notamment), la ligne à ne pas franchir. Que le prix ait été doté sur des fonds publics n'est sans doute pas étranger à cette relative retenue.

Ainsi, malgré un contexte immédiat marqué par l'affrontement, autour du dernier Taine, des bataillons républicains et traditionnalistes, ce n'est semble-t-il pas selon une ligne strictement idéologique que s'ordonnent les délibérations finales. Prudents, les candidats les mieux informés évitent en effet de centrer leur discours sur le contenu de l'ouvrage inflammable qui défraye alors la chronique. Ils pressentent qu'un tel concours, même organisé par une commission majoritairement favorable au dernier Taine, ne peut se remporter qu'en faisant assaut de modération. L'euphémisation (sinon l'assourdissement) des enjeux politiques brûlants demeure une condition nécessaire pour être lu avec quelque chance de succès.

C'est donc sur le terrain des compétences disciplinaires que va se jouer l'issue du concours. Irréductible à un ouvrage unique, la question cruciale soulevée par le programme tient plus globalement à l'évolution des pratiques savantes instituées. En raison de son ambition unitaire, le projet de Taine, indissolublement philosophique, psychologique, historique, littéraire, porte en effet l'empreinte d'une époque réputée dépassée. Vingt ans après le concours, Thibaudet devait le dire à sa manière : « La spécialisation des disciplines ne tolère plus cet impérialisme intellectuel⁶⁰. » Pareil constat sous-tend déjà les manières de lire Taine dans les années 1900. On s'en convainc en ouvrant bon nombre de manuscrits envoyés par des professeurs de littérature et d'histoire, tout entrés dans la carrière après 1893 et dont l'adoubement disciplinaire a donc, symboliquement, accompagné la disparition de Taine. Qu'il s'accompagne ou non d'un désaccord politique (ce qui n'était pas automatique, contrairement à ce que laisserait penser le cas d'Aulard), l'examen disciplinaire du legs tainien ouvrait la possibilité d'une appréciation, en apparence au moins, dépassionnée.

Il faut ici faire une place à part au manuscrit du jeune Albert Thibaudet. Naguère admissible à l'agrégation de philosophie, reçu à l'agrégation d'histoire et géographie en cette année 1908 (dans la même promotion que Marc Bloch), il fait alors ses premières armes dans le champ de la critique littéraire. Le caractère a-disciplinaire du projet tainien avait tout pour intéresser cet esprit encyclopédique, déjà rétif à toute assignation trop étroite. Son manuscrit n'en aide que mieux à sonder le gouffre qui sépare

60. Albert THIBAUDET, « Le centenaire de Taine », *Revue de Paris*, 15 avril 1928, p. 751.

la nouvelle génération d'un penseur comme Taine. Jugée à l'aune de Bergson, mais de manière moins directe que chez Micault, la philosophie de Taine apparaît sous son jour le plus rigide. C'est avant tout l'esprit de finesse qui lui fait défaut. Poussé par « son appétit de certitude », animé d'une « croyance à la toute-puissance de la formule⁶¹ », Taine est excessivement pressé de conclure, il n'a pas « la patience de l'artiste qui reproduit, [ni] celle du savant qui observe⁶². » Verrouillée en amont, son attention ne retient que ce « qui s'encadre dans un bel ordre intellectuel et logique⁶³. » Allégées de toute mission exploratoire, l'expérience et l'observation paraissent ici réduites au rôle de simples instances de confirmation.

Thibaudet s'interroge en outre sur la place consentie au lecteur dans une œuvre à ce point systématique. Cet esprit sensible au charme de la critique comme conversation n'est pas montaignien par hasard. La parole, il s'en souvient, appartient pour moitié à celui qui écoute. Du moins le devrait-elle, ce que Taine ne paraît pas même soupçonner. Avant tout soucieux de convaincre, son génie oratoire explique la forme impressionnante de ses constructions théoriques, mais il détermine surtout une forme de despotisme intellectuel saturant tout l'espace et qui, au gré de Thibaudet, en impose un peu trop au lecteur :

Il a beau affirmer qu'il ne dessine qu'un fond : en réalité, qu'il s'agisse de la littérature anglaise ou de la Révolution française, de l'intelligence humaine ou de la Renaissance florentine, la nature de son génie le pousse à figurer un tableau complet et définitif. Bien plus, ce qui manque davantage chez lui, c'est précisément le fond, le lointain, le plein air ! [...] Son tableau parfaitement composé, entièrement rempli, ne laisse pas de jour, de fuite, de mystère, par où nous puissions nous plaire à le compléter⁶⁴.

Selon un parallèle alors courant, Thibaudet invoque volontiers Sainte-Beuve qui, lui, laissait respirer sujets et lecteurs. Modéré mais résolu, il prend ses distances et trace en creux l'idéal d'une critique à la foi savante et intuitive qui reposerait sur « le sens de l'incertain, du probable, des demi-vérités, des demi-teintes⁶⁵ [...] »

61. A. THIBAUDET, « Taine », AI, 2D106, ms. 15, f. 2. Pour une édition annotée, voir A. THIBAUDET, *Taine*, éd. S. Zékian, Paris, Équateurs, 2018, p. 26.

62. *Ibid.*, f. 15 (p. 47).

63. *Ibid.*, f. 16 (p. 48). Ou encore : « Il trace des cadres que l'expérience viendra docilement remplir » (f. 3 ; p. 27).

64. *Ibid.*, f. 4 (p. 28).

65. *Ibid.*, f. 6 (p. 32).

L'épreuve disciplinaire se révèle plus rigoureuse chez les concurrents qui, davantage que le franc-tireur Thibaudet, sont déjà actifs dans le champ de l'histoire littéraire professionnelle. C'est le cas du normalien Paul Van Tieghem, né en 1871, agrégé de lettres depuis 1894 et pour l'heure professeur au lycée de Reims⁶⁶. Malgré plusieurs éloges de circonstance, il appuie sur tout ce qui sépare Taine des aspirations nouvelles : « Initiateur d'une méthode féconde, il a seulement, dans l'application de ses principes, péché par trop d'ambition : tout ce que l'effort humain pourra peut-être s'annexer peu à peu par un patient labeur, il a cru pouvoir à lui seul le conquérir de haute lutte⁶⁷. » À l'ambition individuelle a désormais succédé le travail en équipe, condition nécessaire de la nouvelle division du travail intellectuel. Comme chez Thibaudet, l'empressement de conclure est ici mis au débit d'un penseur qui « saute d'un seul élan dans l'âme même du politique, de l'écrivain, de l'artiste qu'il étudie, épargnant ainsi à son lecteur *et s'épargnant à lui-même* tout le chemin intermédiaire⁶⁸. » Plus qu'un artifice d'exposition, c'est bien un défaut de conception qui est ici pointé. Taine va trop vite, emporté par « cet amour des formules arrêtées et des théories fermées, parfois bien dangereux à l'historien et au critique⁶⁹. » Plus sensible aux ressemblances qu'attentif aux différences, il est guidé par une soif d'idées générales qui lui fait méconnaître voire ignorer tout ce qui brouillerait la netteté du système. Aussi ne distingue-t-il pas vraiment les « traits particuliers et uniques d'un Racine, d'un Rembrandt, d'un Robespierre⁷⁰. » Tout ce qui conforte l'idée générale retient son attention, mais « il laisse tomber le reste. » Or n'est-ce pas de ce « reste » que la nouvelle histoire littéraire entend justement faire l'objet d'une compétence propre ? Taine, concède le candidat, sentait bien « que l'individu ne peut être défini tout entier par les lois qu'il avait établies, et qu'elles n'exercent leur empire que sur des ensembles ou des moyennes. » Il revient à la nouvelle génération d'en tirer les conséquences.

À l'heure de l'histoire littéraire positiviste, Taine est relégué dans les limbes d'une discipline d'autant plus soucieuse de se démarquer d'un ancêtre encombrant qu'elle s'efforce d'asseoir sa légitimité dans un champ

66. Sur ce représentant bientôt éminent du comparatisme, voir Pascal DETHURENS, « Paul Van Tieghem (1871-1959). Portrait du comparatiste en bon européen », *Revue de littérature comparée*, n° 74, 2000, p. 349-360.

67. Paul VAN TIEGHEM, « Discours sur Taine », AI, 2D106, ms. 12, f. 33.

68. *Ibid.*, f. 15, je souligne.

69. *Ibid.*

70. *Ibid.*, f. 19. *Idem* pour les deux citations suivantes.

concurrentiel. Van Tieghem ne nie certes pas la dette collective contractée à son égard, mais la conception tainienne de la science lui paraît décidément surannée. Il n'est du reste pas simple, observe-t-il, de « reconnaître à quelle discipline scientifique Taine emprunte sa méthode » : cherchant ses exemples et son vocabulaire dans les mathématiques mais aussi dans la chimie, l'anatomie comparée ou la physiologie, Taine fait feu de tout bois. À la date du concours, il y a là matière à soupçon. Aussi Van Tieghem feint-il de se demander « si l'incertitude même des points de comparaison ne marque pas quelque incertitude dans la méthode⁷¹. » L'année suivante, il développera ses vues sur « l'inquiétant flottement⁷² » dont témoignent les rapprochements de Taine entre phénomènes moraux et phénomènes physiques. Aujourd'hui, conclura-t-il, « l'historien de la littérature ou des arts imite, du savant, le labeur diligent et minutieux, la circonspection, souvent l'extrême spécialisation : il ne croit jamais avoir assez dégagé de faits avant d'esquisser des lois, et ce qu'on appelle un travail scientifique est à peu près exactement le contraire d'un ouvrage de Taine : il n'en a ni les défauts ni les qualités⁷³. »

Tel est le ton dominant dans la génération montante. Le manuscrit de Louis Maigron, quarante ans en 1906, alors maître de conférences en littérature française à l'université de Clermont-Ferrand, va dans ainsi le même sens⁷⁴. Signe du profond isolement dont souffre l'héritage tainien, les mêmes traits de sa méthode lui attirent des reproches symétriques : d'une minutie fallacieuse aux yeux de Péguy, elle apparaît trop hâtive aux nouveaux historiens. Scientiste pour les uns, trop oratoire pour les autres, Taine n'occupe aucune case du nouvel échiquier disciplinaire.

Les discours des deux lauréats⁷⁵ illustrent bien cette mise à distance par les historiens de métier. Sans recourir au ton brutalement militant d'Aulard, tous deux renvoient Taine à un stade dépassé des pratiques savantes. Agrégé d'histoire et géographie depuis 1898, Abel Ferey enseigne au lycée de Pontivy. Son discours, que J. Leblois juge à bon droit « sans

71. *Ibid.*, f. 16.

72. P. VAN TIEGHEM, « Taine et la science », *La Revue de mois*, n° 39, 10 mars 1909, p. 301.

73. *Ibid.*, p. 304.

74. Louis MAIGRON, « Taine », AI, 2D106, ms. 7.

75. L'Académie remet un prix de 3000 francs à Charles Picard, un autre de 1000 francs à Abel Ferey.

complaisance⁷⁶ », passe en revue les grands axes de la méthode tainienne. Interprétations hâtives, erreurs de focale, altération du sens des proportions, imputations abusives : sans acrimonie mais avec fermeté, l'examen tourne au réquisitoire. En ne résistant pas aux sirènes de l'abstraction, Taine s'imposerait au bout du compte comme l'exemple achevé, aussi puissant qu'intimidant, de cet esprit classique qu'il aura si ardemment dénoncé. Le professeur d'histoire, s'il tient les *Origines* pour une « œuvre de premier ordre » par son ampleur de vue, y trouve néanmoins des vues « qu'il doit toujours être permis de discuter⁷⁷. » Or la discussion revêt ici la forme d'une réfutation sans appel :

Il s'exposait à prendre pour exacts des faits *qui ne le sont point*, pour démontrés des faits douteux, pour généraux des faits particuliers, et pour générales des tendances individuelles ou peu répandues. Il pouvait prendre pour dominateurs des caractères *qui ne le sont point*, et pour directrices des idées qui ne le sont pas davantage. Ce n'était pas impunément qu'il passait des actes aux mobiles. Il pouvait prendre des buts particuliers pour des tendances collectives ; il pouvait aussi voir l'effet d'un raisonnement dans ce qui est irraisonné et supposer des intentions préconçues dans ce qui n'est que l'effet des situations ou des événements. Il avait à craindre encore, tantôt de *mal saisir* l'ensemble en voulant s'arrêter aux détails, et de mal voir la forêt en essayant de l'étudier au microscope ; tantôt de négliger les détails ou de les *mal comprendre* en voulant les rattacher à l'ensemble⁷⁸.

Ni la vie artistique et littéraire, « ni la vie politique et sociale, conclut-il, n'ont cette rigueur de logique et cette simplicité de formes. » La mention de la vie sociale n'est pas indifférente. Quelques pages plus haut, Ferey signalait déjà combien Taine, obnubilé par le dogme selon lui mortifère de la souveraineté du peuple, et « ne vo[yant] plus que les Jacobins armés du *Contrat social*⁷⁹ », passait à côté de ressorts décisifs. Ainsi « oubli[e] [-t-il] les causes sociales et économiques⁸⁰ », alors qu'elles avaient retenu son attention à propos de l'Ancien régime. Tout comme l'accent mis ailleurs sur « l'effet des situations » et « la part de l'irraisonné », ces observations

76. J. LEBLOIS, *La Fortune de Taine, op. cit.*, p. 500.

77. Abel FERÉY, « Taine », AI, 2D10, ms. 1, f. 34, Ferey souligne. Pour la version imprimée, voir A. FERÉY, *Jules Michelet et Hippolyte Taine. Mémoires couronnés par l'Académie française, 1898-1908*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, [1909], p. 82.

78. *Ibid.*, f. 36, p. 84, Ferey souligne.

79. *Ibid.*, f. 33, p. 81.

80. *Ibid.*

font résonner sous la Coupole, mais en mode mineur, les débats du forum. Loin de composer un discours franchement militant, Ferey se pose en analyste froid et méthodique.

Premier lauréat, Charles Picard soumet un manuscrit où les griefs, pas moins nombreux sur le fond, sont encore mieux enrobés. Âgé de vingt-cinq ans, normalien depuis 1905, il est reçu premier à l'agrégation de lettres cette même année 1908. En partance pour l'École française d'Athènes, dont il devait assumer la direction au lendemain de la Grande Guerre, c'est à une carrière d'historien, helléniste et archéologue qu'il se destine d'ores et déjà. Et c'est bien avec un scrupule d'historien qu'il passe au crible d'une analyse à la fois psychologique et méthodologique cette œuvre aussi vénérable que démonétisée. En dépit de nombreuses marques d'admiration, Picard laisse échapper quelques phrases où perce une forme de condescendance (« s'il est vrai que cet abstracteur incorrigible aura jusqu'à la fin des tentations et des rechutes, il n'est pas moins certain qu'il est en continuel progrès⁸¹. ») Quant aux *Origines*, cette somme « discutée, discutable, mais assurément capitale⁸² », Picard estime diplomatiquement n'avoir « à discuter ici [...] ni l'étendue de la recherche, ni la vérité des résultats⁸³ »... Cette prudence ne fait pas oublier les verdicts placés au début du discours, comme pour rendre de fait toute discussion inutile. Rien n'était tu alors des dérives auxquelles son irrépensible besoin de monter en généralité expose ce philosophe aventuré en histoire. L'archéologue en herbe ne pouvait qu'y trouver matière à reprendre :

[...] S'astreindre à ne choisir que les faits importants et significatifs, c'est presque toujours se condamner à dénaturer l'aspect de la vie au profit d'une idée, d'un système d'idées. C'est un peu ce qui est arrivé à Taine. Il ne regarde que ce qu'il a résolu de voir : la lumière du dehors ne pénètre en son œuvre que par les fenêtres qu'il a bien voulu percer. Lorsqu'il vient travailler aux Archives, c'est pour confirmer par démonstration des idées élaborées d'avance. Il quitte les cartons dès qu'il y a trouvé les faits "têtes de ligne" qui lui suffisent. S'il rencontre un document qui contredise ses prévisions, il le passera sous silence, – sans compter qu'il est capable de le froisser, par dépit⁸⁴.

81. Charles PICARD, « Taine », AI, 2D10, ms. 26, f. 6. Pour la version imprimée (avec variantes), Ch. PICARD, *H. Taine*, Paris, Perrin et C^{ie}, 1909, p. 18.

82. *Ibid.*, f. 24 (p. 77).

83. *Ibid.*, f. 26 (p. 84).

84. *Ibid.*, f. 6 (p. 17).

Finalement, par son besoin de « tout condenser en règles de savoir », Taine incarne au suprême degré « le rêve et le mirage de toute la génération intellectualiste de 1850⁸⁵. »

Le choix de Taine comme sujet de concours répond à une actualité conflictuelle. En honorant sa mémoire, l'Académie entend faire pièce aux contestations dont l'œuvre, et particulièrement les *Origines*, font alors l'objet. Le temps n'est cependant plus à l'éloge des grands hommes. Afin de conserver un peu de crédibilité comme instance de légitimation, l'Académie doit donc prendre ses distances et préférer, aux tribunes partisans, des discours plus consensuels. Ménageant tant bien que mal les apparences d'une relative objectivité, elle fait droit à une certaine froideur analytique. En raison d'un rapport de force déséquilibré au sein de la commission, le manuscrit flagorneur d'un admirateur inconditionnel des *Origines* a certes été distingué, mais au troisième rang, et sans titre officiel. Sans être effacés, les enjeux politiques sont ainsi dilués dans un examen méthodologique. Plus que la partialité du dernier Taine, au demeurant admise par la plupart des candidats, c'est l'inactualité de sa méthode qui est au cœur de nombreux manuscrits. Ce déplacement, opéré notamment par les deux lauréats, entérine l'inactualité d'une œuvre posée en travers des nouveaux rails disciplinaires. Instruit au nom d'un affinement des procédures en vigueur dans le champ de l'histoire, le procès de la méthode tourne alors au bilan intellectuel d'une génération. En 1908, ce consensus négatif, dont le bienfondé est aujourd'hui réévalué⁸⁶, se voit toutefois compensé par un accord unanime sur les qualités hors pair du styliste. Déconsidéré sur le terrain des savoirs, Taine voit désormais sa cote monter à la bourse des valeurs littéraires. Recalé par les nouveaux universitaires, c'est de l'Académie qu'il reçoit logiquement ce lot de consolation. Destin prévisible d'une œuvre conçue hors des spécialités et qui, pour un temps, devait trouver dans la littérature, cet autre de toutes les spécialités, un dernier lieu de reconnaissance.

85. *Ibid.*, f. 30 (p. 97).

86. Voir *supra* les notes 13 à 15.